

VIVRE AL
L'HOTEL

UNE FORME MECONNUE DE MAL-LOGEMENT

EXPOSITION PHOTOGRAPHIQUE
ACCUEILLIE PAR
LA GALERIE LE CHATEAU D'EAU
DU 29 MAI AU 30 JUIN 2024
58 ALLEES CHARLES DE FITTE

MAIRIE DE  TOULOUSE

GALERIE
LE CHATEAU
D'EAU
58 ALLÉES CHARLES DE FITTE

Ligue
des droits de
l'Homme



EGM
ETATS GÉNÉRAUX
DES NÉGOCIÉS
RÉGIONALES



PICTO
TOULOUSE

DOSSIER DE PRESSE

Communiqué de presse

L'Observatoire de l'Habitat indigne a été créé en 2021 par des membres de la Ligue des Droits, sous la responsabilité scientifique de sociologues de l'Université Jean-Jaurès de Toulouse pour enquêter sur les conditions de vie des personnes sans abri logées en hôtel par le 115. Quatre photographes ont accompagné les enquêtrices et enquêteurs dans leurs visites. L'exposition présente le travail de trois d'entre eux, et les cartes sensibles réalisées par une architecte urbaniste.

LA VIE À L'HÔTEL EN HÉBERGEMENT D'URGENCE

En France, le recours à l'hôtel, en croissance continue, est l'une des modalités de l'hébergement d'urgence, dont il représentait plus du tiers en 2020. Les chambres d'hôtel sont attribuées aux personnes sans abri qui ont appelé le 115, numéro d'urgence sociale et plate-forme de premier accueil.

En permettant d'atteindre un taux d'occupation de 100% en saison creuse, l'accueil des sans-abri peut s'avérer très rentable, avec un effet d'aubaine pour le secteur hôtelier, sans véritable contrôle ni contrepartie. Les hôtels du 115 sont des hôtels de tourisme de tous niveaux de standing, du plus sordide au trois étoiles, parfois exclusivement consacrés à l'hébergement d'urgence. Ils sont situés sur tout le territoire de la métropole toulousaine, parfois très éloignés des centres de santé, des lieux de scolarisation, des commerces et services quotidiens. Les temps de déplacement et les problèmes de transport font partie des difficultés récurrentes relevées par les personnes hébergées.

L'exposition réunit des photographies réalisées dans le cadre de l'Observatoire de l'Habitat Indigne, créé en septembre 2021 à la suite d'une alerte citoyenne sur les conditions d'hébergement des hôtels toulousains accueillant des personnes sans abri envoyées par le 115. Sous la responsabilité scientifique des sociologues Daniel Welzer-Lang et Émilie Fernandez-Montoya, de l'Université Jean-Jaurès, des membres de la Ligue des Droits de l'Homme, du Cercle des voisins et d'autres associations ont enquêté durant un an dans 25 établissements sur les 50 concernés dans la métropole toulousaine. Les résultats de ce travail collectif ont fait l'objet d'un rapport* rendu public en octobre 2022 et remis à la Préfecture. * <http://ldh-midi-pyrenees.org/2022/10/rapport-ohi-lebergement-enhotel-par-le-115-a-toulouse-un-cas-dindignite/>

En accompagnant les enquêtrices et les enquêteurs dans leurs visites des hôtels, les photographes et l'architecte-urbaniste ont apporté à l'enquête sa nécessaire dimension visuelle. Par cette exposition, après celle organisée au Ciam de l'Université Jean Jaurès en 2022, ils/elles souhaitent faire toucher du doigt une réalité invisibilisée, celle des conditions de vie des personnes et des familles sans logement confinées pendant des mois* dans une chambre d'hôtel.

** La durée moyenne de prise en charge au sein de l'hébergement d'urgence dépasse désormais deux ans et demi.*

ÉTAT DES LIEUX

La première partie de l'exposition, ÉTAT DES LIEUX, s'ouvre sur une *carte sensible* de la métropole toulousaine qui montre l'éparpillement géographique des hôtels visités.

Des planches thématiques de photos de formats réduits et une ligne d'images de grand format composent la partie ÉTAT DES LIEUX. Ces photos constats forment un inventaire inspiré d'une méthode de sociologie visuelle qui permet de collecter sur chaque chambre et chaque établissement des données quantitatives comparables sur l'état des établissements : les façades, les espaces communs et surtout les chambres.

HABITER

Dans la seconde salle, la partie HABITER expose les regards de trois photographes ayant participé à l'enquête. Leurs images montrent comment les personnes hébergées s'organisent pour tenter de rendre possible dans la longue durée une vie de famille dans un espace aussi restreint qu'une chambre d'hôtel, où le(s) lit(s) occupe(nt) généralement la quasi-totalité de la pièce. C'est dans la chambre, où s'entassent toutes les affaires personnelles, qu'ont lieu la plupart des activités quotidiennes : dormir et se reposer, mais aussi jouer, étudier, travailler, et même cuisiner. En effet, malgré l'interdiction affichée et le danger, les personnes n'ont pas d'autre choix et sont contraintes de cuisiner en installant sur une chaise ou à même le sol des plaques électriques ou un four.

À toutes ces difficultés – présentes quel que soit le standing de l'hôtel - s'ajoutent dans certains cas l'insalubrité, la saleté, la dégradation, les parasites dans les établissements les plus mal tenus, pourtant homologués par le 115.

Les cartes sensibles de l'architecte-urbaniste Pascale Cabrolier complètent utilement l'approche photographique par un éclairage singulier et très parlant, qui consiste à traduire visuellement des éléments majeurs des conditions de vie que le plan d'une chambre ne peut pas intégrer : l'encombrement et l'inadaptation de l'espace, les objets présents dans la chambre, le pays d'origine, le parcours jusqu'à l'hôtel...

Des témoignages de personnes hébergées et des textes sur le dispositif du 115 et son fonctionnement, la situation actuelle du sans-abrisme, l'hébergement d'urgence et ses liens avec la crise du logement accompagnent les photographies sur les cimaises.

Enfin, des extraits du *Journal du réceptionniste* dévoilent une autre approche singulière des conditions de vie des personnes hébergées. C'est un récit du quotidien vu depuis la réception d'un hôtel par une observatrice, professionnelle de l'hôtellerie, qui s'est fait embaucher dans l'un des hôtels. L'ouvrage est en vente à l'accueil.

<https://www.youtube.com/watch?v=rtZNSuTZV0s&list=PL7lBd3pwYBMqbash7wFxdTSIGeRpGSu6u>

LES AFFICHES

Des affiches historiques sur la question du mal logement rappellent la persistance et l'aggravation d'une situation ancienne, que l'Abbé Pierre avait cru passagère lors de son appel en 1954, il y a 70 ans.

TROIS PHOTOGRAPHES ET UNE ARCHITECTE URBANISTE

Ben Art Core, est né en 1983.

C'est sous le pseudonyme de **Ben Art Core** qu'il débute une pratique photographique autour des manifestations parisiennes et des événements festifs. En 2010, avec la montée de l'extrême droite radicale en France, il documente les mouvements militants "Antifa" et « Nationalistes » aux échelles nationale et internationale. À partir de 2019, il s'engage dans un travail documentaire et militant pour rendre compte des parcours migratoires. C'est en immersion qu'il aborde la traversée des frontières, de la Jungle de Calais à la frontière Italo-Française, comme un des moments symboliques matérialisant la migration. À partir de 2019, il décide de témoigner des réalités quotidiennes des migrants de sa ville : Toulouse. C'est ainsi qu'il rencontre les réseaux militants solidaires comme RESF ou le DAL et constitue peu à peu une carte de la précarité migratoire. En documentant l'après-frontière et comment être migrant au quotidien, il offre à voir les différentes temporalités et problématiques traversées ; les démarches administratives, l'accès à éducation, à la santé ou encore les problématiques d'habitats. Ben Art Core est membre d'Hans Lucas et collabore avec le collectif "Krasnyi".

<https://benartcore.wixsite.com/ben-art-core>

Pascale Cabrolier, née en 1965, militante et architecte-urbaniste, vit à Toulouse.

Engagée notamment dans les luttes pour la régularisation des personnes sans papiers, elle milite depuis plus de 15 ans dans divers réseaux toulousains. C'est dans ce cadre qu'elle a participé à l'observatoire de l'accueil des étrangers à Toulouse.

Depuis 1990, elle a mené de front pratique professionnelle (salariée, en libéral puis associée-salariée dans une SCOP en urbanisme et paysage), travail de recherche (thèse de doctorat en paysage et littérature, EHESS Paris, 2004) et écriture où l'activité militante et la rencontre des personnes sans papiers tiennent une large place, de même qu'un travail expérimental sur la langue, la forme et l'espace.

Emilie Fernandez Montoya élabore depuis une quinzaine d'années une photographie au gré de ses questionnements personnels. Dans sa pratique documentaire, elle aborde son sujet de façon globale, ce qui l'a amené à fréquenter pendant une dizaine d'années des membres de la communauté tsigane. Elle y a rencontré la diversité des acteurs et leurs environnements sous l'angle des inégalités sociales, des pratiques religieuses, des luttes politiques ainsi que des mouvements LGBT de la communauté.

La proximité de son approche photographique avec les méthodes sociologiques l'amène à intégrer l'université et à s'impliquer pleinement dans la discipline depuis 2012. Docteure en sociologie, membre associée du LISST-Cers, ses recherches visent à favoriser l'utilisation de l'image dans la recherche et l'intervention sociale, en particulier autour des questions de genre, d'habitats et de mémoires ouvrières et populaires.

Elle ne pratique quasiment plus la photographie pour se consacrer, grâce au *Laboratoire d'Intervention Sociale par l'Image* (LISI) qu'elle crée en 2014, à la promotion des recherches visuelles et des photographes engagé.e.s.

<https://www.emiliefernandez.com/>

François Saint Pierre

Après avoir enseigné l'économie politique à l'université Paris Dauphine, il aborde la photographie professionnelle par le photojournalisme comme pigiste à Paris-Normandie et membre de l'Agence Rapho. Dans le mouvement écologiste de départ à la campagne, il ouvre en 1976 à Lectoure (Gers) un studio de photographie, tout en développant un travail personnel représenté par la galerie Le Réverbère à Lyon, qui donne lieu à de nombreuses expositions. En 1990, il crée avec quelques amis le festival l'Été photographique, puis le Centre de photographie de Lectoure, qu'il dirige jusqu'en 2014. En tant que commissaire indépendant, il a réalisé les expositions « L'anthropologue et le photographe » en 2017 à La Friche la Belle de mai à Marseille avec Marc Augé et Marc Lathuillière, et « Inventer la couleur » en 2021 au Musée d'Agen, une exposition consacrée à l'histoire de la photographie artistique en couleur.

Après avoir participé comme enquêteur à l'Observatoire de l'accueil des étrangers à la préfecture, puis à celui de l'Ofii, il reprend l'appareil photo en 2022 pour l'Observatoire de l'habitat indigne.



François Saint Pierre



François Saint Pierre



Ben Art Core



Ben Art Core

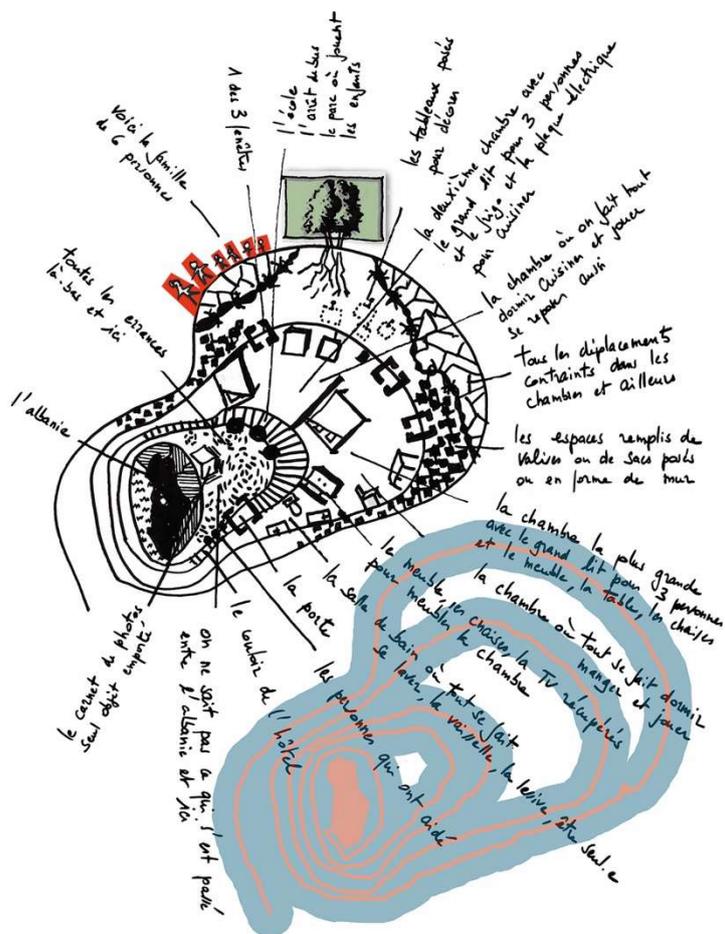
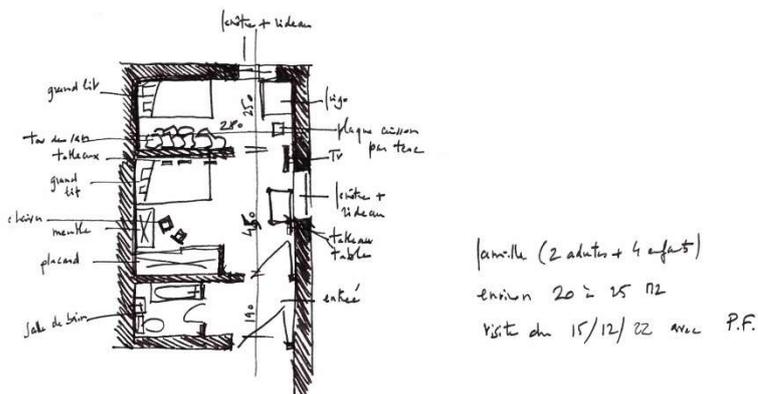


Émilie Fernandez Montoya



Émilie Fernandez Montoya

CARTES SENSIBLES



«la spirale I», 16 décembre 2021

Pascale Cabrolier représente sous forme de cartes sensibles les visites dans les hôtels et les enquêtes menées auprès des personnes hébergées. La cartographie sensible cherche à représenter ce qu'un simple relevé d'espace ne peut pas montrer. En effet, dessiner un plan fixe vu d'en haut, mesuré rapidement pendant la visite, ne permet pas de rendre compte de la forme de l'espace vécu, de l'impression causée lorsqu'on rentre dans l'intimité d'une chambre, de ce que les personnes nous ont dit. Ainsi, ce que ces cartes sensibles veulent expérimenter c'est un état provisoire mais vivant, l'épaisseur de l'espace et du temps, la parole et le trajet des corps jusqu'à cette chambre-là, la vie ici et l'horizon incertain.

LE JOURNAL DU RÉCEPTIONNISTE (EXTRAITS)



Avant d'être déplacée dans un autre hôtel, cette famille a vécu près de 3 ans dans cette chambre infestée de punaises de lit. Les 2 enfants, de 13 et 18 ans, y auront passé toute leur adolescence !

EXTRAIT 1

Les gens peuvent pas cuisiner dans les chambres ?

- Non, surtout pas ! Il faut absolument que tu t'assures qu'ils le fassent pas ! Absolument ! Déjà, c'est interdit, et c'est arrivé plusieurs fois que ça nous déclenche l'alarme incendie, et là, c'est une galère, je te raconte pas... D'ailleurs, rappelle-moi de t'expliquer le protocole si jamais ça t'arrive... Bon, on va faire le tour maintenant... Donc là, c'est la façade. C'est les chambres qui donnent sur la rue, quoi... Bon, on se pèle. Je te fais voir l'annexe. Oh, Gérard ! C'est quelle heure déjà ? Onze heures et demie ? Z'ont déjà commencé à faire frire des oignons là-haut... Ouais, on sent...

EXTRAIT 2

La réelle différence avec les endroits où j'ai déjà bossé tient dans la saturation de l'espace ; c'est presque une constante absolue. Les résidents déploient des trésors d'ingéniosité pour réussir à caser leurs valises et ustensiles, tout en gardant un semblant de passage pour pouvoir circuler. Sauf que les chambres ne sont pas toutes pareilles.(...) On entre dans l'une d'elles, où deux lits deux places occupent la quasi-intégralité de la pièce. Je peine à trouver la porte de la salle de bains, qui est cachée derrière celle de l'entrée. C'est acrobatique à ouvrir. Fred s'en aperçoit :

- Là, c'est une maman avec ses deux gosses. C'est beaucoup trop petit. C'est pas adapté. D'ailleurs, je sais pas comment elle fait pour que ce soit si propre. Non, ça doit être galère, vraiment. Mais je peux pas vraiment faire grand-chose d'autre. Je me dis que c'est toujours mieux ça que de la laisser dormir dehors. Ou dans un gymnase, quoi... De toute façon, c'est pas comme si j'avais le droit de dire quelque chose.

EXTRAIT 3

Fred tient à me montrer chaque type de chambre, mais semble craindre particulièrement que les résidents ne soient remontés entre-temps, et appelle plusieurs fois Gérard à la réception pour qu'il vérifie que leurs clefs sont toujours là. Ayant été plusieurs fois femme de chambre, je suis un peu surprise qu'elle ne frappe pas, tout simplement.

- Ici, c'est pas pareil. Des fois, les gens se fâchent si on rentre dans leur chambre. Surtout s'ils sont là depuis longtemps. Ils disent qu'on n'a pas le droit. En vrai, si. Bien sûr, on a le droit. Mais franchement, je peux comprendre. C'est pas pareil.

Évidemment. Ça n'a même rien à voir. Si ça peut sembler naturel qu'une femme de chambre entre à sa guise pour retaper le lit et vider les poubelles dans un endroit où l'on reste deux ou trois nuits, on occupe l'espace différemment quand on s'y installe avec ses gosses pour six mois, un an, voire plus... Je me dis que moi aussi, je tirerais la gueule si mon proprio se permettait de se pointer chez moi à l'improviste, surtout en mon absence.

RÉCITS ET TÉMOIGNAGES

Apparthôtel Tolosa - ZOOM0061

Témoignage recueilli par Ben-Art-Core

« Avant j'étais hébergée par le 115 qui m'avait donné un appartement dans un foyer, juste à côté de l'école. Malheureusement après, j'ai trouvé des problèmes : il y avait des punaises de lit, j'ai déménagé rapidement.

En une année, j'ai déménagé huit fois. Je ne peux pas rester dans une maison sale pour mes enfants ; je ne peux pas. J'ai déménagé le 31 décembre pour cet hôtel. J'ai déménagé 2 fois à Charles de Fitte, 2 fois à l'hôtel Garonne, 1 fois à Ibis Mirail, 1 fois à Bagatelle/Pradettes, ici 2 fois.

Il pleure beaucoup parce qu'il a trouvé des punaises de lit dans la couette et la taie d'oreiller. Il a été piqué plusieurs fois. On a des preuves, des vidéos. Ici, c'est trop dangereux pour les enfants. Mon fils est tombé plusieurs fois du lit. La petite pleure beaucoup, elle n'aime pas le lit à barreaux.

À Charles de Fitte, au 16ème étage, l'appartement était trop dangereux. Elle poussait la chaise, montait pour regarder par la fenêtre. Dans l'autre appartement à Charles de Fitte, il y avait les punaises.

Mais c'est pas bien ici, c'est trop loin pour l'école. Avec la poussette, la chaise roulante, je ne peux pas pousser les deux. Quelquefois, des gens sont gentils, ils donnent un coup de main. Jusqu'à quand ? Jusqu'à quand ?

C'est dangereux ici : quand je pars aux toilettes, je ne peux pas laisser des trucs chauds. Elle s'est brûlée un peu. C'est chaud.

Ça fait longtemps que j'ai fait une demande d'asile. On a une autorisation provisoire de séjour pour accompagnement d'étranger malade. C'est pour ça qu'il y a l'autorisation provisoire. C'est terminé dans une semaine, j'ai un rdv pour renouveler l'autorisation.

À l'accueil ils ne savaient pas pour les deux enfants. Ils m'ont donné un lit pour la petite ; le grand dort avec moi dans le lit. J'ai pas le choix [...] Je souffre moi, mais mes enfants restent à l'aise. J'aime pas que mes enfants souffrent.

Je suis algérienne. Ça fait presque un an et demi que je suis ici. Je suis partie pour les soins de mon fils. »

Occupée presque entièrement par deux grands lits, la chambre est propre et rangée au mieux, mais comme toutes celles des hôtels du 115, elle déborde d'objets, de vêtements, d'affaires personnelles. Du linge sèche un peu partout.

Sur une petite table, derrière une pile de sacs plastiques pleins à craquer, trône un sapin de Noël tout pimpant avec boules, étoiles et guirlande. Juste au-dessous, un sac Spar orné d'un sapin fait un clin d'œil. L'accueil des occupants de la chambre, un couple albanais et leur fils de 13 ans, est chaleureux, étonnamment joyeux, en contraste absolu avec le récit des sévices et menaces de mort – sans doute mafieuses - qui ont contraint la famille à quitter l'Albanie, mais aussi avec une situation administrative inextricable après le rejet de leur demande d'asile. En l'absence de toute aide, le père assure la subsistance de la famille en faisant les poubelles, activité qu'il pratique depuis l'enfance.

Soudain, comme pour chasser les nuages, Mateo nous montre fièrement son piano électronique et se met à jouer, bientôt accompagné par son père au tabla. Un air de fête envahit la pièce, balayant les tracas. Ce soir, on est le 30 juin et c'est encore Noël.

Tchadienne, elle a fui son pays pour éviter l'excision de sa fille. Après avoir réussi à convaincre la belle-famille de ne pas exciser la fille aînée, elle n'a pas pu empêcher quelques années plus tard l'excision de la cadette, âgée de 9 ans, qui en est morte. La famille du père s'est opposée à son hospitalisation (l'excision est interdite au Tchad). Quand est venu le tour de sa plus jeune fille en septembre 2021, elle a tenté de résister, soutenue par son mari, lui aussi traumatisé par le décès de leur fille. Durant toutes ces années, son opposition à l'excision – qu'elle a elle-même subie à l'âge de 5 ans - lui a valu d'être maltraitée et battue par la famille de son mari. Lorsqu'elle a compris que la famille ne céderait pas, elle s'est réfugiée avec sa fille au Cameroun (« il suffit de traverser le pont »), puis à Douala, où elle a vécu quelques temps avant de s'envoler en octobre pour la France avec le soutien de son mari, qui a payé le billet d'avion.

INFORMATIONS PRATIQUES

Contact presse : François Saint Pierre – fran.saintpierre@gmail.com - 06 31 11 20 52

VIVRE A L'HOTEL

une forme méconnue de mal-logement

Exposition accueillie par la Galerie Le Château d'Eau

58, Allées Charles de Fitte - Tel : 05 34 24 52 35

Mardi au dimanche de 12h à 19h

Mardi 28 mai

11h - Visite de presse | 18h - Vernissage